



ISSN 2258-4307

ISSN en ligne 2260-4278

De l'identité « *rhizome* » comme perspective de la mondialisation de la littérature africaine diasporique

Fulgence Manirambona

École normale supérieure, Burundi

fulumani@yahoo.fr

Reçu le 20-06-2016 / Évalué le 12-08-2016 / Accepté le 20-10-2016

Résumé

Cet article tente de déceler, dans la littérature francophone de la diaspora africaine contemporaine, le questionnement identitaire. Dans le contexte du contact culturel et linguistique, l'africanité n'est plus un élément majeur. Elle s'insère dans le processus d'entrecroisement des éléments de la pluri-appartenance de l'écrivain. Le refus de l'essentialiser révèle cette conception de l'identité dans sa diversité mais aussi un refus de la catégorisation littéraire. L'écrivain africain contemporain tente donc d'intégrer son origine dans la pluralité identitaire et s'insère ainsi dans la mondialisation. Cette africanité devient un élément de l'esthétique plurielle postmoderne et se manifeste par un double mouvement transculturel et translinguistique.

Mots-clés : identité, africanité, mondialisation, diaspora, postmodernité

“Rhizome” identity as a perspective in the globalization of African diaspora literature

Abstract

This article attempts to detect, in the francophone literature of contemporary african diaspora, identity questioning. Within the context of cultural and linguistic contact, africanity is no longer a major element. It is integrated in the process of criss-crossing elements of multiple belonging of the african writer. Not making it an essential factor reveals the perception of identity under its diversity and is a way of rejecting literary categorization. The contemporary african writer attempts, therefore, to integrate his origin in the identity plurality and, by so doing, is integrated within globalization. This africanity becomes then an element of postmodern pluralist aesthetics and is characterized by a transcultural and translinguistic double movement.

Keywords: identity, africanity, globalization, diaspora, postmodernity

Introduction

Le questionnement identitaire est complexe dans le roman francophone de la diaspora africaine contemporaine. Dans cette écriture marquée par l'exil des auteurs les plus visibles sur la scène littéraire, le créateur est à la rencontre de deux ou plusieurs langues et traditions culturelles. C'est ainsi que son identité se forme sur base du processus d'emmêlement, d'entrecroisement des racines généalogiques, géographiques, culturelles et linguistiques. Il s'agit de l' « identité rhizome » (Deleuze et Guattari, 1980 : 13) que Glissant explicite mieux en l'opposant à l' « identité racine » (Glissant, 1996 : 60). Amin Maalouf, écrivain libanais vivant en France, caractérise cette identité dont il est porteur en partant d'une question qui lui est habituellement posée en tant qu'individu ayant décidé de vivre ailleurs :

Moitié français, et moitié libanais ? Pas du tout ! L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitiés, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont façonnée, selon un « dosage » particulier qui n'est jamais la même d'une personne à l'autre. (Maalouf, 1998 : 8).

Reflète d'un monde en voie inéluctable du métissage, l'écriture africaine contemporaine traduit cette forme d'identité fondée sur l'altérité. Sans être exhaustif dans l'illustration de cette écriture, nous pouvons considérer les auteurs tels Callixte Beyala, Fatou Diome, Kossi Efoui, Alain Mabanckou, Jean-Luc Raharimanana, Abdourahman Ali Waberi, etc. comme emblématiques de cette identité « rhizome ». Celle-ci se veut transculturelle/translinguistique contrairement à l' « identité-racine » qui est « meurtrière¹ ».

Dans cet article, qui ne consiste pas en une analyse des œuvres de ces auteurs, nous tenterons, en nous appuyant sur les théories postmoderne et postcoloniale, d'appréhender le discours sur l'identité-diversité d'abord comme une expression de la modernité et ensuite comme une voie vers l'universalité.

1. L'affirmation de l'identité-diversité comme expression de la modernité

Le concept d'identité comme lieu d'interprétation textuelle suscite des débats particulièrement riches avec l'avènement de la génération diasporique des années 90. En effet, l'écriture romanesque de cette génération est particulièrement marquée par l'exil et la destination de ses auteurs n'est plus seulement Paris, comme c'était le cas des générations précédentes, mais le monde. Les écrivains africains francophones produisent ainsi des œuvres à partir des Etats-Unis, du Canada, de la Suisse, de la Belgique, etc. même si la consécration ressort souvent des institutions

parisiennes. Les écrivains de la diaspora africaine contemporaine sont marqués par une pluralité d'identité qu'ils explorent parfois dans leurs œuvres, à l'instar de leurs aînés, à la seule différence qu'ils ne la vivent pas de façon problématique. Ils sont partagés entre le lieu d'origine -l'Afrique- et le lieu d'appartenance -l'Occident- sans que l'un compte ou soit plus déterminant pour toujours que l'autre.

Dans une analyse d'une panoplie d'exemples d'éléments constitutifs de l'identité de l'individu, Maalouf constate que la hiérarchie de ces éléments n'est que circonstancielle et provisoire et que chaque modification de celle-ci entraîne le changement de comportement. Il exprime cette observation en ces termes : « [...] s'il existe, à tout moment, parmi les éléments qui constituent l'identité de chacun, une certaine hiérarchie, celle-ci n'est pas immuable, elle change avec le temps et modifie en profondeur les comportements. » (Maalouf, 1998 : 20).

L'identité est, en effet, par essence, une notion en constante mobilité dans le temps et dans l'espace et qui se construit dans le brassage des cultures. Ce brassage permet de penser l'identité comme une multitude d'appartenances dont les unes sont plus mouvantes, changeantes que les autres, adaptables en fonction des défis et des opportunités du moment. L'identité est donc une catégorie en constante construction dans un processus d'interaction enrichissante et féconde.

L'identité africaine se heurte à une mutation au contact de la globalisation. Si elle était apparue jusque-là comme une appartenance majeure depuis le temps de la négritude avec des auteurs comme Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire, Léon Gontran Damas, etc., le contexte de la mondialisation n'en fait plus un élément supérieur aux autres avec lesquels ils forment l'identité. L'examen de l'identité de l'écrivain contemporain aligne les éléments constitutifs de son africanité dans ses multiples appartenances. De plus, le regard du lecteur/critique contemporain ne peut plus enfermer le texte africain dans la tradition de son écrivain, dans ses étroites appartenances.

L'identité africaine est aussi vécue différemment dans le temps et l'espace, elle est toujours à redéfinir. L'africanité de l'écrivain contemporain exprimerait donc l'ensemble de ses traits culturels, de sa vision et de ses pratiques esthétiques « souillés » par l'histoire et particulièrement celle de la colonisation et de la mondialisation. Sylvie Chalaye exprime mieux cette identité de l'écrivain africain diasporique : « L'identité de l'Africain est une identité sans doute déplacée de son axe d'origine, une identité d'exilé, qui a subi la colonisation et aujourd'hui n'échappe pas à la mondialisation. » (Chalaye, 2001: 41) Cette identité est marquée par les différentes péripéties de l'histoire. Elle n'est plus l'expression de cette africanité authentique - traditionnelle - qui ne serait pas dénaturée mais une

africanité métisse, hybride, sortant de sa tour d'ivoire pour exprimer les éléments de son temps, les éléments fondamentaux pour l'Africain et sa société - la société d'origine et/ou la société d'accueil. Elle est en définitive une africanité qui s'invente au contact des valeurs de « l'autre » en vue de se forger un devenir dans un monde en mutations.

La résistance ou mieux la négation de l'identité africaine qu'on observe dans le discours des écrivains de la nouvelle génération apparaît ainsi comme un refus d'essentialiser l'identité africaine au détriment d'autres appartenances. Elle est aussi une tentative d'affirmation d'une identité complexe qui refuse toute classification tendant à s'imposer ou à imposer l'africanité comme supérieure aux autres appartenances en lieu et place de la diversité. Enfin, elle devient surtout une façon d'échapper aux poncifs littéraires que lui reproche l'Occident. Maalouf exhorte d'ailleurs à encourager cette conception de l'identité-diversité au risque de radicaliser les revendications identitaires et les problèmes qui en naissent :

Si nos contemporains ne sont pas encouragés à assumer leurs appartenances multiples, s'ils ne peuvent concilier leur besoin d'identité avec une ouverture franche et décomplexée aux cultures différentes, s'ils se sentent contraints de choisir entre la négation de soi-même et la négation de l'autre, nous serons en train de former des légions de fous sanguinaires, des légions d'égarés.
(Maalouf, 1998 : 44).

Les romanciers africains contemporains affichent de façon générale ce décomplexé dans leur ouverture vers l'« Autre » ; ce qui, d'emblée, constitue une justification à leur relativisation identitaire.

Ce positionnement, permet de rendre compte de la réalité actuelle de l'Africain prise dans le contexte temporel et spatial. A l'heure de la mondialisation, l'écrivain africain diasporique adapte son œuvre au temps, à l'actualité. Or, cette dernière ne repose plus sur la solidarité fondée sur la couleur de la peau, ni sur une Afrique tournée vers les traditions et les cultures ancestrales mais sur le voyage et le désir d'insertion dans la modernité. Celle-ci appelle toute une kyrielle de conditionnalités si l'on s'en tient aux propos d'Yvan Lamonde :

[...] L'importance de s'exprimer, de dire, d'écrire. [...] le combat chez ceux qu'on appelle les modernes pour la libération du sujet, des thèmes. [...] au combat pour la libération du sujet traité s'ajoute celui de la libération du sujet créateur. Au "nous" du régionalisme, de la "feuille d'érable", les modernisant oppose un "je", une individualisation du créateur. [...] le travail de libération de "quoi dire" et de "qui dire" culmine dans la question du "comment dire".
(Lamonde, 2007 : 307-308).

Le substantif « libération », repris à travers tous ces indicateurs de la modernité, reflète le rêve de cette génération d'écrivains africains et lui impose un renouvellement discursif vis-à-vis de son identité et de sa création. Il s'agit de rompre, dans son discours comme dans sa création littéraire, avec la conception étroite, exclusive, bigote, simpliste qui réduit l'identité à une seule appartenance, assumée parfois avec rage pour poser un regard lucide sur sa diversité.

Dans cette perspective, la notion d'identité ne peut se comprendre en dehors de cette théorie de la modernité. Sur le plan rhétorique, comme d'ailleurs dans le domaine de la culture et des mœurs, la modernité se traduit par l'éclatement des règles et une quête du nouveau. Baudrillard précise mieux cette orientation : « La modernité va susciter à tous les niveaux une esthétique de rupture, de créativité individuelle, d'innovation partout marquée par le phénomène sociologique de l'avant-garde et par la destruction toujours plus poussée des formes traditionnelles. » (Baudrillard, « Modernité ») La modernité préconise donc, dans l'art, les révolutions de style, de mode, d'écriture, de mœurs. En littérature en particulier, tout en tirant son inspiration dans son temps, l'expression de la modernité permet à l'écrivain de chercher le matériau -ici la langue- qui convient pour écrire comme il le sent et veut le sentir. De même, les constructions narratives et les choix thématiques sont dictés par les lois de la transgression et de l'innovation. C'est, de toute évidence, une écriture de rupture, avec des modèles qui ne sont plus prédéterminés mais plutôt une expression de la liberté du créateur.

Ce besoin du nouveau qui s'exprime chez chaque créateur fait perdre pourtant à la modernité l'idée de progrès ou la rend, tout au moins, discutable. Boniface Mongo-Mboussa mettait déjà en cause cette même idée chez les écrivains africains de la diaspora contemporaine :

Or, en art, la notion de progrès est discutable. Et l'innovation n'est pas toujours synonyme de supériorité. C'est pourquoi il est grand temps de relire nos classiques. Non pas pour les opposer aux "modernes". Mais pour marquer une continuité et surtout pour mettre en exergue la modernité de certains classiques. (Mongo-Mboussa, 2002 : 15).

Les traits de la modernité ne sont pas nécessairement des vecteurs de progrès, mais la modernité elle-même n'est pas un trait culturel de l'Occident mais un patrimoine universel à la constitution duquel participent toutes les communautés culturelles. Cette conception rend donc fautive la dichotomie entre « tradition africaine » et la « modernité occidentale ». Le patrimoine culturel africain contient des éléments modernes, de même que les valeurs occidentales ne sont pas toutes modernes. A titre d'exemple, la circoncision est un élément qui concourt à

l'organisation de la société africaine depuis longtemps mais qui reste moderne. De même, certains produits de la civilisation occidentale comme certains films ne sont pas nécessairement porteur de progrès et conduisent plutôt à la deshumanisation de l'individu. Les civilisations africaine et occidentale se doivent donc de donner toutes leurs contributions à la civilisation digne d'être universelle.

Au demeurant, l'écriture de la diaspora africaine contemporaine naît d'une référence à un champ littéraire déjà affirmé par la critique littéraire. La génération contemporaine qui se veut moderne et universelle déploie une esthétique de changement où surgissent d'ailleurs des formes inspirées de littérature orale africaine. Si la qualité esthétique de cette génération est indiscutable, on peut, par contre, contester, à la suite de Baudrillard, une rupture totale avec les générations précédentes : « La modernité n'a plus du tout alors valeur de rupture ; elle s'alimente des vestiges de toutes cultures au même titre que de ses gadgets techniques ou de l'ambiguïté de toutes les valeurs. » (Baudrillard, « Modernité »).

La conception moderne de l'identitaire n'est donc pas en rupture totale avec l'africanité. Elle n'est qu'un renouvellement du concept où celle-ci entre en implication avec d'autres éléments pour constituer non pas un « patchwork » identitaire mais une identité unique, globale. L'ouverture à l'africanité est une condition de l'adoption tranquille de la mondialisation. Dans son essai sur les identités, Amin Maalouf est, en tout cas, convaincu que seule la possibilité d'intégration du sien peut créer des motivations à l'adhésion à la mondialisation : « Pour qu'un changement soit accepté, il ne suffit pas qu'il soit conforme à l'esprit du temps. Il faut aussi qu'au niveau des symboles il ne heurte pas, qu'il ne donne pas à ceux qu'on incite au changement l'impression de se renier. » (Maalouf, 1998 : 85).

Le roman africain de l'émigration est le reflet de la diversité identitaire de la diaspora. Il procède, sur le plan esthétique, de la subversion caractéristique de la modernité. Celle-ci tient son énergie continue des aptitudes du créateur à être de son temps étant donné que la modernité « se veut toujours contemporaine, c'est-à-dire simultanéité mondiale. » (Ndiaye, 2002 : 43). Cette esthétique est à même d'exprimer une africanité exempte de présupposés et de stéréotypes sur lesquels s'appuie l'institution littéraire occidentale pour juger un texte africain.

2. De l'identité africaine à l'identité de l'Africain : une voie vers l'universalité

De la négritude à la nouvelle génération d'écrivains africains, le contexte d'énonciation et de création a changé et, de là, le concept même d'identité, comme spécificité africaine, n'a pas survécu. A l'ère de la mondialisation, où les écrivains africains diasporiques vivent dans un univers qui ne ressemble guère à

leur terroir d'origine, l'idée de la reconstruction de l'identité africaine cède à la revendication des identités multiples et plurielles au nom de l'esthétique plurielle postmoderne. En effet, l'écrivain africain diasporique vit une époque des bouleversements accélérés et est contraint d'apprendre d'autres langues, d'autres codes, d'autres modes de vie, etc.

Cependant, le sentiment de sa contribution à ces changements demeure la question fondamentale et la condition sine qua none pour intégrer ces mutations. Cette interrogation est à la base d'une rupture exprimée par la diaspora africaine contemporaine non seulement vis-à-vis de l'africanité considérée comme une façon de se marginaliser mais aussi à l'égard du Centre marginalisant. Elle s'exprime concrètement chez Maalouf : « Comment ne pas avoir le sentiment de vivre dans un monde qui appartient aux autres, qui obéit à des règles édictées par les autres, un monde où l'on est soi-même comme un orphelin, un étranger, un intrus, ou un paria ? » (Maalouf, 1998 : 87).

Telle est en tout cas la question à laquelle les écrivains africains contemporains entendent apporter une réponse par leur attitude et leur création. Ils adoptent une position jusqu'au-boutiste vis-à-vis des aspects aliénants de la culture africaine. Ils égratignent aussi les termes de la modernité qui semblent être le cheval de Troie de la domination occidentale. Ainsi, ils bouleversent la langue même dont ils se servent pour la création. Cette génération, qui tente une conciliation entre le besoin d'identité et le désir d'universalité, est une des « tribus planétaires » (Maalouf, 1998 : 97) selon l'oxymoron d'Amin Maalouf.

L'esthétique postmoderne se prête, à cet égard, à une formulation adéquate de leurs exigences. Dans sa « condition postmoderne », Jean-François Lyotard définit la postmodernité par « l'incrédulité à l'égard des métarécits ». (Lyotard, 1979 : 7) La dissolution des grands récits et des normes universalisantes que proposent ces métarécits engendre une autonomisation croissante de l'individu ; celui-ci devenant la finalité de toute chose. Cette dissolution permet, par ailleurs, aux individualités dites « excentriques », c'est-à-dire ceux qui sont éloignés du Centre de la langue, de dépasser les barrières de la consécration, et à la langue, liée à la nation et aux traditions, de s'en affranchir. Jean Rouaud constate ce fait pour la langue française :

[...] nous avons peu à peu oublié que la langue avait fait souche sur les cinq continents, qu'elle s'était développée loin des affres du vieux pays. Et que désormais déliée de son pacte avec la nation, libérée de l'étreinte de la souche-mère, devenue autonome, choisie, retournée à son chant premier, nourrie par d'autres aventures, n'ayant plus de comptes à régler avec la langue

des anciens maîtres, elle avait de nouveau à proposer, vue d'Afrique, d'Asie ou des Caraïbes, de Chine ou d'Iran, d'Amérique du Nord ou du Vietnam, son interprétation du monde. (Rouaud, 2007 : 21).

Cette interprétation de l'univers que propose la langue française se prête à l'ouverture, à l'hétérogénéité et au pluralisme propre à l'époque postmoderne qui favorise l'émergence des individualités à la place des communautés.

Cette époque valorise les différences et les particularismes, l'« équilégitimité ». (Campeau, 1989 : 117). Comme le souligne Husti-Laboye (2007 : 57) : *Le postmodernisme permet donc aux écrivains de concevoir le monde sous l'angle de l'égalité.* Nourris à cette vision de l'égalité, les écrivains africains contemporains s'insurgent contre toute prétention globalisante, unanimiste au nom de la diversité :

« Contre cet universalisme homogénéisant, tout à l'image de l'Occident, se dresse un autre courant (plus récent), dans lequel il ne saurait y avoir de hiérarchie entre la culture occidentale et africaine, ni de civilisation modèle. Tout rapport entre les cultures (africaine(s) et occidentale(s) est appréhendé sous l'angle de l'égalité. C'est cette idéologie postmoderniste qui affirme et réhabilite la culture africaine. » (Pape, 2003 : 91).

Dans ce contexte, ils revendiquent leur singularité qui, dans le monde de la postmodernité, tient non plus de la collectivité mais de l'individualité.

La revendication accrue des libertés et des droits traduit aussi l'autonomisation de l'individu. Celui-ci cherche à s'inventer une histoire, qui lui soit propre, une histoire qui exige de lui finalement qu'il laisse tomber les interrogations collectives pour rejoindre le « je » dans toute sa complexité. La mise en cause des valeurs communautaires laisse place à une unique valeur, « le droit de choisir nous-mêmes ce qui nous concerne. » (Boisvert, 1995 : 29). Cette liberté de choix signifie, en dernière analyse, le droit de choisir les critères de vérité. Ce contexte est propice à une création esthétique qui rejette toute autorité, les valeurs imposées et toute normativité en matière de création artistique et littéraire en particulier.

L'écrivain de la nouvelle génération africaine passe de la revendication collective à l'irruption consciente ou non de sa personnalité, de sa destinée d'individu plus libre. Il déploie particulièrement toute forme d'exaltation de l'individuel et entre, par là dans la perspective postmoderne où les individus ne sont plus considérés comme appartenant à un ensemble social fixe et permanent, que celui-ci soit la société ou la classe sociale. L'identité prend la forme d'une construction caractérisée par le « passage des collectivités sociales à l'état d'une masse composée d'atomes individuels lancés dans un absurde mouvement brownien. » (Lyotard, 1979 : 31). Cette

fragmentation se traduit par la dispersion des écrivains contemporains. En effet, à l'aventure collective qui a caractérisé les intellectuels de la première génération se substitue l'individu souverain, le postmoderne, le citoyen du monde. Dans un entretien avec Taina Tervonen, Boris Boubacar Diop fustige cette fragmentation : « Aujourd'hui, la diaspora elle-même a volé en éclat et chacun est dans sa petite cage géographique ou linguistique. » (Diop, 2004 : 30).

Jean-Luc Raharimanana, qui fait partie de cette génération, a aussi senti cette problématique de l'individualisme croissante chez ses contemporains. Taina Tervonen relève cette position chez le malgache particulièrement dans le texte qui accompagne la nouvelle « Françafrique » mais qui n'a pas été publié. C'est ce qui transparaît dans cette question à laquelle Raharimanana lui répond par l'affirmative : « [...], vous reprochez un certain égoïsme ou individualisme débordant aux auteurs de la nouvelle génération ? » (Raharimanana, 2004 : 54). Mais c'est l'ivoirienne Tanella Boni qui s'insurge de façon sévère contre ce positionnement. Elle adresse une critique acerbe à l'individualisme exacerbé de ces écrivains de la diaspora :

Aujourd'hui, l'écriture est devenue une préoccupation essentielle chez certains écrivains africains, chez ceux qui ne pensent pas pouvoir " transmettre de message " ou " jouer un rôle social ". Chez ceux qui ne savent même pas pour qui ils ou elles écrivent. [...] Ces écrivains-là sont devenus des individualistes en marge de tous les discours dominants. (Boni, 2000 : 166).

Cette génération s'inscrit ainsi dans la mondialisation qui est non plus, comme le rappelle Amin Maalouf, « l'ère des masses » mais « l'ère des individus ». (Maalouf, 1998 :131) Elle développe la conscience de l'individualité où chacun sent l'impression de se mesurer à plus fort et de ne plus pouvoir garder son héritage intact.

Cette exaltation de l'individualité, que nous observons chez la plupart des migrants, se traduit par le nomadisme-dispersion entendu dans le sens d'une quête de la liberté. John Erickson compare l'écrivain nomade avec les pratiques nomades qui ont existé pendant longtemps en Afrique septentrionale :

L'écrivain nomade, tout comme le nomade du désert est un être anormal, qui traverse les frontières régulièrement, qui entre et qui sort d'une kyrielle de vécus spatio-temporels, qui introduit une pluralité d'expressions culturelles en croissance, et qui, enfin, se cherche un nouvel espace de vie au sein de la structure. C'est un écrivain dont la situation s'assimile à celle de "l'entre-deux-être". (Erickson, 2002 : 234-235).

La diaspora contemporaine répond à ce nomadisme mis en évidence et qui devient le seul territoire pour lui. Celui-ci repose sur un mouvement perpétuel entre des terres et des cultures (terre/culture d'origine - terre(s)/culture(s) d'accueil) mais aussi entre langages différents.

L'africanité, perçue dans l'individualité du romancier diasporique, prend place dans le transnationalisme identitaire dont il est dépositaire. Achille Mbembe perçoit cette reconstruction identitaire centrée sur une sensibilité culturelle, historique et même esthétique de l'ici et de l'ailleurs comme un « afropolitanisme » qu'il définit en ces termes :

La conscience de cette imbrication de l'ici et de l'ailleurs, la présence de l'ailleurs dans l'ici et vice-versa, cette relativisation des racines et des appartenances primaires et cette manière d'embrasser, en toute connaissance de cause, l'étranger et le lointain, cette capacité à reconnaître sa face dans le visage de l'étranger et de valoriser les traces du lointain dans le proche, de domestiquer l'in-familier, de travailler avec ce qui a tout l'air des contraires.
(Mbembe, 2006 : 13).

Les écrivains africains francophones contemporains, particulièrement ceux de la diaspora, recourent à cet « afropolitanisme » en tant que « *stylistique, esthétique et une certaine poésie du monde* » (Mbembe, 2006 : 14) dans une écriture mettant en évidence des identités multiples et plurielles. Dans un tel contexte, ils revendiquent une universalité qui tient de l'ici et de l'ailleurs, une situation qui leur permet de vivre plusieurs expériences créatrices enrichissantes et une culture « afropolitaine ». C'est, en tout cas, ce que déclare Koffi Kwahulé, ce dramaturge d'origine ivoirienne qui vit en France et qui se veut l'homme de nulle part : « [...], on peut s'y rendre, mais ce n'est plus chez soi, plus tout à fait chez soi. Ici nous ne sommes pas encore chez nous (le serons nous jamais ?) et nous ne sommes plus chez nous là-bas non plus. » (Kwahule, 2007 : 160).

Cette position, que Kwahule partage avec les écrivains migrants, est, sans doute, une déclaration de non-retour physique définitif. Or, l'installation définitive suppose une quête d'identité qui tient à la fois de son origine mais aussi de son appartenance. C'est « la conscience diasporique » de Kwahulé qui consiste à être « adossé à l'Afrique » et « de créer un autre espace culturel et spirituel dans l'espace où l'on est. » (Kwahule, 2007 : 160). Il s'agit, en définitive, d'une situation de double conscience de l'individu, un double soi, un vécu où l'écrivain compose avec l'altérité et l'appartenance comme le dit Nimrod en mettant l'accent sur cette « double nature » de l'écrivain africain contemporain: « Nous appartenons à nos nations respectives, à un certain nombre de nos pays voisins et au monde. » (Nimrod, 2004 : 94).

Dans un tel contexte transfrontalier, l'écrivain est en droit de revendiquer une identité plurielle. L'idée d'une identité irréductible, immanente et transcendante que l'individu conserverait est, en tout cas, erronée ainsi que le dit Monga : « L'identité est donc mutante par essence. Elle n'est pas un alliage chimique épuré que l'on peut mettre au congélateur et ressortir intact quelques générations plus tard pour en faire un usage politique. » (Monga, 2007 : 69).

L'identité que l'individu transporte dans le temps et dans l'espace subit des mises à jour régulières que chaque génération se réapproprie sans forcément s'en rendre compte. En revanche, il est aussi illusoire de penser que l'intégration dans d'autres cultures/langues/espaces nous change complètement. Si des modifications identitaires s'observent, elles s'inscrivent dans le contexte du contact culturel/linguistique/spatial. Célestin Monga circonscrit cette modification chez l'Africain exilé : « L'exil ne nous ôte pas le droit et la capacité de demeurer africains- ceci d'ailleurs quelle que soit la manière dont chacun définit librement son africanité. » (Monga, 2007 : 69) Cette remarque de Monga est sans doute un rappel aux écrivains migrants que la faille d'où surgit leur écriture est leurs pays d'origine. Cette africanité constitue donc un masque difficile à ôter tant que le roman aura pour auteur un créateur africain.

Les écrivains de la diaspora renoncent donc à l'exaltation de leur africanité qui avait jusque-là été revendiquée par les générations antérieures. C'est une stratégie sans doute de se débarrasser du carcan identitaire sur laquelle la métropole avait fondé la marginalité/marginalisation de l'écrivain africain. Mais au fond, ils expriment une africanité moderne qui se construit progressivement par intégration des apports de l'autrui. Il s'agit de l'émergence d'une nouvelle approche de la notion d'identité qui procède de la théorie postmoderne. Par ailleurs, la création romanesque africaine contemporaine s'opère dans un espace ambigu où l'écrivain lui-même a l'impression d'être de nulle part. Le roman africain, soumis à cette « pollinisation croisée » (Rushdie, 1995 : 21), exprime donc l'altérité/diversité qui refreine les diverses tentatives de subversion de la normativité esthétique.

Conclusion

Les écrivains africains contemporains s'inscrivent dans une approche identitaire qui tient à la fois de l'africanité et de la mondialisation. Cependant, autant l'africanité est déplacée de son acception traditionnelle pour répondre au besoin du temps et de l'espace, autant la mondialisation est détournée de son orientation unanime pour s'ouvrir et reconnaître l'Autre. La revendication de rupture de la génération contemporaine, qui repose sur les pratiques et les idéologies

contemporaines, est une manifestation du renouvellement du discours identitaire. Celui-ci est caractérisé par l'expression de la perte du caractère totalisant de l'africanité ainsi que la vision de l'hétérogénéité et de la pluralité de la mondialisation. C'est un renouvellement discursif qui, en fin de compte, prélude à la création d'une littérature parvenue à sa maturité et qui, dès lors, peut se passer de la référence théâtralisée à un espace identitaire pour être l'expression du monde.

Bibliographie

- Baudrillard, J. « Modernité ». *Encyclopédie Universalis*. www.egs.ed/faculty/Baudrillard/Baudrillard-modernité.html. [Consulté le 26 novembre 2015].
- Boisvert, Y. 1995. *Le postmodernisme*. Québec : Boréal.
- Boni, T. 2000. Écrivains et artistes francophones. Pour qui et pourquoi ? In : Adrien Huannou. *Francophonie littéraire et identités culturelles*. Paris : L'Harmattan, p. 155-167.
- Campeau, S. 1989. « La raison postmoderne. Sauver l'honneur du non ». *Philosopher*, n°8, p. 109-119.
- Chalaye, S. 2001. « Briser l'enclos et donner rendez-vous ailleurs ». *Africultures*, n°41, p. 28-35.
- Deleuze, G., Guattari, F. 1980. *Mille plateaux. Schizophrénie et capitalisme*. Paris : Minuit.
- Diop, B.B. 2004. « A la découverte de notre innocence. Entretien avec Taina Tervonen ». *Africultures*, n° 59, p. 30-38.
- Erickson, J. 2002. Postcolonialisme, intégrisme et mondialisation en Algérie. Le dialogue nomade de Tahar Djaout. In : Samba Diop, *Fictions africaines et postcolonialisme*. Paris : L'Harmattan, p. 227-252.
- Glissant, E. 1996. *Introduction à une poétique du divers*. Paris : Gallimard.
- Husti-Laboye, C. 2007. *L'individu dans la littérature africaine contemporaine. L'ontologie faible de la postmodernité*. Thèse doctorale, Université de Limoges.
- Kwahule, K. 2007. « Immigration et conscience diasporique. Entretien avec Sylvie Chalaye ». *Africultures*, n°72, p. 159-161.
- Lamonde, Y. 2007. La modernité au Québec. Pour une histoire des brèches (1895-1950). In : Yvan Lamonde et Esther Trepanier, *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*. Québec : Presses de l'Université Laval, p. 301-313.
- Lyotard, F. 1979. *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*. Paris : Minuit.
- Maalouf, A. 1998. *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset.
- Mbembe, A. 2006. « Afropolitanisme ». *Africultures*, n° 66, p. 9-15
- Monga, C. 2007. « Conversation sur l'exil. Entretien avec Ayoko Mensah ». *Africultures*, n° 72, p. 68-69.
- Mongo-Mboussa, B. 2002. *Désir d'Afrique*. Paris : Gallimard.
- Ndiaye, I.D. 2002. *L'impossible art africain*. Dakar: Dékkando.
- Nimrod, 2004. « La critique des écrivains ». *Africultures*, n° 59, p. 90-96.
- Pape, M. 2003. Idéologies et quête identitaire. Les fondements idéologiques de la littérature négro-africaine d'expression française à travers « La Carte d'identité » de Jean-Marie Adiaffi et « L'aventure ambiguë » de Cheikh Hamidou Kane. In : Marie-Ange Somdah. *Identités postcoloniales dans les cultures francophones*. Paris : L'Harmattan, p. 83-118.
- Raharimanana, J.L. 2004. « Faire le choix de l'inconscience. Entretien avec Taina Tervonen ». *Africultures*, n° 59, p. 51-58.
- Rouaud, J. 2007. La mort d'une certaine idée. In : Michel Le Bris et Jean Rouaud. *Pour une littérature monde*. Paris : Gallimard, p.7-22.
- Rushdie, S. 1995. *Patries imaginaires*. Paris : Éditions 10/18.

Note

1. Nous empruntons le terme à l'essai d'Amin Maalouf (Maalouf, A. 1998. *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset.). L'identité devient ou peut devenir meurtrière, lorsqu'elle est conçue de manière tribale : elle oppose le « Moi » à l'« Autre », favorise une attitude partielle et intolérante, exclusive et excluante. Le choix proposé par cette conception est extrêmement dangereux, il implique soit la négation de l'autre, soit la négation de soi-même, soit l'intégrisme, soit la désintégration.